

De l'Antiquité au Moyen Âge : de quoi l'Antiquité tardive est-elle le nom ?

Hervé INGLEBERT

Résumé

L'historiographie de l'Antiquité tardive peut être analysée en quatre temps. De 1440 à 1900, phase de pré-histoire de ce concept, on utilisa une série de termes négatifs (déclin, décadence, Bas-Empire) pour désigner la fin de l'Antiquité. De 1901 à 1971, les historiens de l'art créèrent une notion positive, celle de l'Antiquité tardive, qui fut reprise par les historiens après 1949. De 1971 à 1999, le terme connut une fortune remarquable, grâce à l'œuvre de Peter Brown. Mais depuis 1999, la réussite académique des études tardo-antiques va de pair avec des débats sur la définition de leur objet : celui des frontières spatiales du monde tardo-antique, celui des limites chronologiques de l'époque, et celui sur la créativité ou le déclin de la période. L'Antiquité tardive apparaît finalement comme le nom d'une période plus riche en transformations que d'autres, où on inventa une nouvelle conception du monde et des relations sociales inédites entre les humains et avec le sacré.

Mots-clés : périodisation, historiographie, Antiquité, Moyen Âge.

Abstract

The historiography of Late Antiquity may be analyzed in four stages. From 1440 to 1900, during the prehistory of the concept, a series of negative terms (decline, decadence, the Late Roman Empire) was used to designate it. From 1901 to 1971, art historians created the positive notion of Late Antiquity, used by historians after 1949. From 1971 to 1999, the term met with great success, thanks to Peter Brown's works. Since 1999, however, the academic success of studies of the period of Late Antiquity has been accompanied by debates on the definition of their object, focusing on the spatial boundaries of the territory of Late Antiquity, its chronological limits, or the extent of creativity or decline during the period. In the end, Late Antiquity seems to designate a period which is richer in transformations than others, during which a new conception of the world and new relationships between humans and with the sacred were invented.

Keywords: periodization, historiography, Antiquity, Middle Ages.

Dans l'Antiquité, le problème de la structuration des récits historiens embrassant une longue durée fut résolu par le recours à diverses solutions, grecques (succession des empires), juives (millénaires, époques théologiques, succession des empires selon le livre de *Daniel*), romaine (métaphore des âges de la vie), et chrétiennes (âges augustiniens). Ensuite, deux modèles dominèrent la production européenne latine du V^e au XVII^e siècle, celui des six âges augustiniens, et, secondairement, celui des quatre empires de *Daniel*. À la Renaissance et lors de la Réforme,

certains développèrent dans les domaines littéraire, artistique et religieux un schéma tripartite : Antiquité, Moyen Âge et Temps modernes. Les trois âges, ceux d'une perfection originelle, d'un déclin et d'une rénovation, étaient de nature différente. Toutefois, cette tripartition ne fut utilisée pour organiser les récits des historiens qu'à partir de la fin du XVII^e siècle, ce qui posa alors la question des limites des périodes. Si l'on suppose que celles-ci ne sont qu'une création de la Renaissance, essentialisées au XIX^e siècle, le problème relève de l'histoire des représentations. Et si l'on pense que la périodisation n'est pas qu'illusoire ou pédagogique, il faut savoir comment la fonder.

La pré-histoire du concept de 1420 à 1900 : déclin et Bas-Empire

Au début du XV^e siècle, les humanistes italiens souffraient de voir leur patrie divisée alors que de puissantes monarchies nationales se constituaient en Europe. Vers 1440, Flavio Biondo écrivit la première histoire du Moyen Âge occidental, intitulée *Historiarum ab inclinatione Romani imperii ad annum 1440 libri XXXI* (appelée aussi *Décades*, et éditée en 1483). Selon lui, les barbares germaniques avaient provoqué la chute de l'empire romain (au V^e siècle avec les Goths et les Vandales), puis la division de l'Italie (au VI^e siècle, avec les Lombards). Biondo créa ainsi la thématique du déclin (*inclinatio*) de Rome et celle de sa cause, les « invasions barbares »¹.

Cette présentation du passé ne fut pas acceptée par les humanistes des pays germaniques et scandinaves qui, tout en admirant l'Antiquité et en acceptant l'idée d'une chute de l'empire romain, en attribuèrent la cause à une décadence interne. L'évolution négative des mœurs des Romains, ou l'abandon des idéaux religieux évangéliques au sein d'un empire jugé césaro-papiste à partir de Constantin, expliquaient selon eux la ruine de Rome. La migration des peuples germaniques (*Völkerwanderung*) avait importé un sang neuf et des vertus revigorantes – thèmes dérivés de la *Germanie* de Tacite nouvellement découverte – et avait créé l'Europe médiévale et moderne avec ses nations et ses aristocraties. Dans le cadre général d'un déclin entraînant la chute, les esprits se partageaient ainsi entre cause extérieure et cause intérieure, débat qui allait durer jusqu'au

1. D'ELIA Salvatore, *Il Basso Impero nella cultura moderna dal Quattrocento ad oggi*, Napoli, Liguori, 1967 ; MAZZARINO Santo, *La fin du monde antique, avatars d'un thème historiographique*, trad. fr. Paris, Gallimard, 1973 (1^{re} éd. 1959) ; DEMANDT Alexander, *Der Fall Roms. Die Auflösung des römischen Reiches im Urteil der Nachwelt*, Munich, Beck, 1984.

XX^e siècle. Toutefois, certains échappèrent au XVII^e siècle à l'hypothèse décliniste. Les historiens du droit (Jacques Godefroy, éditeur du *Code Théodosien*) et ceux de l'Église (Louis Sébastien Le Nain de Tillemont), ainsi que les éditeurs mauristes des vies de saints, considéraient que la période qui avait vu la constitution des codes juridiques (Théodosien et Justinien) et la mise en place des structures ecclésiastiques et monastiques était créatrice. Mais leur voix fut minoritaire, car les élites européennes, formées par l'étude des œuvres classiques latines, acceptèrent l'idée de la décadence.

Montesquieu publia ses *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains* en 1734, liant le déclin de Rome à la fin des institutions républicaines et insistant sur la dépopulation. Charles Le Beau fit paraître son *Histoire du Bas-Empire en commençant à Constantin le Grand* (22 volumes, 1757-1779), qui allait jusqu'à la fin de l'empire byzantin. Il créa le terme de Bas-Empire, qui avait une valeur chronologique (plus proche du présent), mais qui prit ensuite une signification négative liée au déclin. Enfin, Edward Gibbon publia son *History of the Decline and Fall of the Roman Empire* en 2 volumes (1776-1788). Le premier décrivait la période de Commode à 476 ; le second étudiait l'empire d'Orient jusqu'en 1453. Gibbon caractérisait la période comme celle de la victoire des barbares et des chrétiens, combinant les deux causes, extérieure et intérieure, du déclin.

Au XIX^e siècle, le développement de l'histoire comme discipline ne modifia guère les jugements de valeur. Si depuis la fin du XVIII^e siècle, le romantisme avait réhabilité l'art gothique (Goethe) et la chevalerie (Walter Scott) et permis au Moyen Âge chrétien et germanique d'être considéré comme une époque intéressante (Hegel, Viollet-le-Duc, Victor Hugo), cela ne concernait pas les temps entre l'Antiquité classique et le « beau Moyen Âge », comme le montra le tableau de Thomas Couture, *Les Romains de la décadence* (1847). Le terme *Spätantike* apparut en allemand vers 1850 (Jacob Burckhardt l'utilise comme adjectif dans *Die Zeit Constantins des Grossen* en 1853, où il parle du « spätantike Zeit »), mais il ne désignait alors que la fin de l'Antiquité. Celle-ci gardait une coloration négative, y compris dans les nouvelles conceptions de l'histoire. Pour les marxistes, le passage du mode de production esclavagiste au mode de production féodal était un moment nécessaire, mais ne constituait qu'une transition. Toutefois, après 1880, des écrivains français (Verlaine, Huysmans) rejetèrent la notion de décadence littéraire, en trouvant des qualités à la poésie latine tardive (Claudien) ou chrétienne (Commodien).

La fin du XIX^e siècle vit la parution de synthèses réalisées par de grands historiens soucieux de comprendre l'époque pour elle-même, mais qui ne remettaient pas en cause l'idée de décadence. Theodor Mommsen avait divisé l'histoire romaine impériale entre un principat équilibré (à partir d'Auguste) et un dominat despotique (à partir de Dioclétien). Mais les périodisations retenues étaient fort variables. John Bagnell Bury divisait son ouvrage en deux parties². La première allait de la mort de Théodose I^{er} (395) à celle de Justinien I^{er} (565) : elle décrivait la rétraction de l'Empire au V^e siècle, puis la reconquête justinienne qui rétablissait sa puissance. La seconde allait de 565 jusqu'à 802, date de la mort de l'impératrice Irène, et décrivait le deuxième repli de l'Empire, face aux musulmans et aux Slaves, affaiblissement qui permettait la re-création d'un empire romain occidental par Charlemagne (800). Ernest Lavisse intitula le premier volume de son *Histoire générale du IV^e siècle à nos jours, Les origines (395-1095)* (Paris, 1893). Otto Seeck décrivit quant à lui la période 306-476, de Constantin à la déposition de Romulus Augustule³. Le développement des idées du darwinisme social à la fin du XIX^e siècle l'amena à proposer une explication biologique du déclin de Rome. Selon lui, les métissages entre élites italiennes et élites orientales, symbolisés par la dynastie des Sévères, en partie d'origine syrienne, auraient affaibli les couches dirigeantes de l'Empire.

Apparition et utilisation du concept d'Antiquité tardive (1901-1971)

La conception de l'Antiquité tardive comme période autonome apparut d'abord parmi les historiens de l'art. Contemporains de l'essor du modernisme en art et cherchant à comprendre l'art byzantin et ses origines sans le juger selon les canons classiques, ils postulèrent que l'histoire de l'art était une succession de styles différents, mais cohérents. Deux thèses s'opposèrent : celle d'une évolution interne de l'art antique, conduisant à un changement de style⁴, et celle des influences sémitiques dans le passage de l'art classique à l'art tardoantique⁵. Mais dans les deux cas, *Spätantike* désignait désormais une période nouvelle, créatrice, avec un style

2. BURY John Bagnell, *A History of the Later Roman Empire. From Arcadius to Irene, 395 AD to 800 AD*, Londres, Macmillan, 1889.

3. SEECK Otto, *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, Stuttgart, J. B. Metzler, 1895-1920.

4. RIEGL Alois, *Die spätromische Kunstindustrie nach den Funden in Österreich-Ungarn*, Vienne, Kaiserlich-Königlichen Hof- und Staatsdruckerei, 1901.

5. STRZYGOWSKI Josef, *Orient oder Rom. Beiträge zur Geschichte der spätantiken und frühchristlichen Kunst*, Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1901.

particulier, entre Antiquité et Moyen Âge. Sa définition restait cependant floue selon les auteurs, aussi bien du point de vue chronologique (du III^e au VIII^e siècle ; la période 313-768 pour Riegl) que spatial (la Méditerranée seule ou en allant jusqu'à l'Asie centrale⁶). Oswald Spengler proposa ensuite de réunir l'empire romain, le premier christianisme, l'empire byzantin et les débuts de l'islam dans une civilisation commune, « magique » (des mages perses) ou « arabe »⁷. En posant l'existence de ce millénaire oriental, il refusait toute continuité entre l'Occident et la civilisation gréco-romaine, utilisant le terme de pseudomorphose pour désigner les faux héritages apparents de cette dernière.

En revanche, les historiens de l'entre-deux-guerres conservèrent le thème de la décadence. Michaël Rostovtzeff appliqua à Rome le schéma de la révolution bolchevique, l'union des paysans et des barbares au III^e siècle ayant, selon lui, détruit le monde des cités et conduit à l'instauration d'un Bas-Empire totalitaire précurseur de l'URSS⁸. Si Ernst Stein décrivit les aspects institutionnels du Bas-Empire en montrant leur originalité⁹, les historiens français conservèrent des jugements de valeur négatifs. Ferdinand Lot affirma que l'empire romain était totalement décadent dans tous les domaines dès les années 250, les barbares n'ayant achevé qu'une civilisation moribonde¹⁰. Et Henri-Irénée Marrou présenta Augustin comme un subtil lettré de la décadence¹¹. Seuls les historiens de l'économie insistèrent sur la continuité et non sur la rupture, en privilégiant une périodisation longue. Alfons Dopsch étudia ainsi les huit siècles de César à Charlemagne¹², et l'historien belge Henri Pirenne affirma que la conquête arabo-musulmane du VII^e siècle avait été une rupture nord-sud de la Méditerranée plus importante que la division est-ouest née de l'effondrement de l'empire romain en Occident au V^e siècle¹³.

Après 1945, les historiens de l'art (Hans Peter L'Orange, André Grabar, Ranuccio Bianchi Biasini) poursuivirent leurs analyses sur la spécificité de l'art tardoantique. Mais surtout, les historiens abandonnèrent

6. VON LE COQ Albert, *Die buddhistische Spätantike in Mittelasien*, Berlin, D. Reimer, 1922-1933.

7. SPENGLER Oswald, *Der Untergang des Abendlandes*, Munich, O. Beck, 1918-21.

8. ROSTOVITZEFF Michaël, *Social and Economic History of the Roman Empire*, Oxford, The Clarendon Press, 1926.

9. STEIN Ernst, *Geschichte des spätrömischen Reiches*, tome 1 *Vom römischen zum byzantinischen Staate* (284-476 n. Chr.), Vienne, L. W. Seidel, 1928 ; le volume 2 fut écrit en français, *Histoire du Bas-Empire. De la disparition de l'Empire d'Occident à la mort de Justinien* (476-565), Paris, Desclée de Brouwer, 1949.

10. LOT Ferdinand, *La fin du monde antique et le début du Moyen Âge*, Paris, La Renaissance du Livre, 1927.

11. MARROU Henri-Irénée, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, Paris, E. de Boccard, 1938.

12. DOPSCH Alfons, *Wirtschaftliche und soziale Grundlagen der europäischen Kulturentwicklung aus der Zeit von Cäsar bis auf Karl den Grossen*, Vienne, L. W. Seidel, 1918-1920.

13. PIRENNE Henri, *Mahomet et Charlemagne*, Bruxelles, Nouvelle société et édition, 1936-1937.

le thème de la décadence. Déjà en 1942, Santo Mazzarino, dans son *Stilichone*, avait montré, que l'État romain du IV^e siècle n'était nullement affaibli. André Piganiol parvint à la même conclusion, et expliqua la fin de Rome non par une cause interne (la décadence) mais par une cause externe (les barbares germaniques, thème sensible après 1945)¹⁴. En 1949, dans sa *Retractatio*, Marrou expliqua qu'en 1938 il n'avait pas su apprécier l'époque d'Augustin à l'aune de ses valeurs propres. La décadence était une erreur de jugement née de l'usage anachronique de critères cicéroniens et virgiliens appliqués à la culture littéraire du IV^e siècle. Marrou affirmait qu'Augustin et le christianisme patristique, à mi-chemin entre Cicéron et Charlemagne, appartenaient à une civilisation qui n'était ni celle, classique, de la cité, ni celle, médiévale de l'Église. Faute de terme français équivalent à *Spätantike* ou à *Tardoantico*, il proposait de l'appeler la civilisation de la « Théopolis ». En 1964, Arnold H. M. Jones affirma, après Mazzarino et contre Rostovtzeff, que la fluidité sociale des élites avait été plus grande au IV^e siècle qu'au II^e siècle (le Bas-Empire n'était donc pas une société figée), et qu'il n'y avait pas eu de déclin en Orient (qui, de 350 à 540, avait connu une croissance démographique et économique)¹⁵. La même année, René Rémondon publiait un ouvrage plus pessimiste¹⁶.

La réflexion fut également enrichie par de nouveaux apports concernant la culture et la religion. Norman Baynes montra qu'il fallait comprendre Byzance par rapport à la culture grecque et l'État romain, et non par rapport à des aspects « orientaux »¹⁷. Et Eric R. Dodds analysa le sentiment d'étrangeté des penseurs religieux tardoantiques (païens ou chrétiens) par rapport à leur monde comme une réaction de fuite face au déclin matériel et intellectuel, qu'il liait principalement à la crise du III^e siècle¹⁸. Vers 1970, les historiens rejetaient l'idée de décadence et étudiaient les nouveautés institutionnelles et sociales de la période, tout en acceptant de parler de déclin sectoriels ou de crises régionales.

14. PIGANIOU André, *L'Empire chrétien (325-395)*, Paris, Presses universitaires de France, 1947. Il concluait, contre Ferdinand Lot : « la civilisation romaine n'est pas morte de sa belle mort ; elle a été assassinée ».

15. JONES Arnold H. M., *The Later Roman Empire 284-602. A Social, Economic, and Administrative Survey*, Oxford, B. Blackwell, 1964.

16. RÉMONDON René, *La crise de l'Empire romain de Marc Aurèle à Anastase*, Paris, Presses universitaires de France, 1964.

17. BAYNES Norman, *The Hellenistic Civilization and East Rome*, Londres, Oxford University Press, 1946.

18. DODDS Eric R., *Pagan and Christian in an Age of Anxiety. Some aspects of religious experience from Marcus Aurelius to Constantine*, Cambridge, Cambridge University Press, 1965.

La longue Antiquité tardive de Peter Brown (1971-1999)

En 1971, Peter Brown publia *The World of Late Antiquity. From Marcus Aurelius to Muhammad*¹⁹. Son Antiquité tardive était méditerranéenne (hormis un chapitre incluant l'empire perse sassanide), et, malgré le titre, il traitait en réalité de la période allant de 200 à 800. L'ouvrage étudiait une « révolution romaine tardive », qui fit naître aux III^e et IV^e siècles une nouvelle société reposant davantage sur les aspects religieux. Puis, il analysait les héritages divergents nés de la dissolution de l'unité du monde méditerranéen et la création des trois zones de civilisation ultérieures : l'Europe occidentale, Byzance, l'Islam. Selon Brown, l'Antiquité tardive, et non l'Antiquité classique de la Grèce et de Rome, constituait le fondement de notre monde actuel.

Cet ouvrage eut trois conséquences. D'abord, il popularisa l'expression d'« Antiquité tardive » (« *Late Antique* » concurrença et supplanta largement en anglais « *Late Roman* » ; il en fut de même en français aux dépens de « Bas-Empire »). Ensuite, il définit l'Antiquité tardive de manière positive, comme une période créatrice dans les domaines culturel et religieux, mais aussi dans le domaine politique (sursaut romain au III^e siècle, grandeur sassanide au VI^e siècle), écartant l'idée de déclin. Enfin, il proposa une chronologie longue de la période (200-800).

L'ouvrage de Brown connut un très grand succès et fonda l'Antiquité tardive comme champ disciplinaire académique. La description de l'Antiquité tardive comme une époque de rencontres entre peuples, cultures et religions, fut bien accueillie dans une Europe en voie de réconciliation et encore plus aux États-Unis, où s'imposait alors le multiculturalisme²⁰. La majorité des historiens acceptèrent les apports thématiques de Brown comme un complément aux approches classiques, et, durant près de trente ans, il y eut une coexistence historiographique pacifique. Les auteurs qui privilégiaient le terme « Bas-Empire » renvoyaient à une périodisation courte (généralement 284-641) fondée sur des sources classiques et travaillaient sur des thèmes traditionnels, avec un jugement qui incluait souvent, mais pas toujours²¹, des constats de déclin et de disparition dans les domaines politique, militaire, administratif, religieux païen et

19. Londres, Thames and Hudson. La deuxième édition de 1995, *The World of Late Antiquity AD 150-750*, a complété la bibliographie ; privée de la plupart de ses illustrations, elle a été traduite sous le titre *La toge et la mitre. Le monde de l'Antiquité tardive*, Paris, Thames et Hudson, 1995.

20. Toutefois, elle ne fut pas acceptée par MACMULLEN Ramsay, *Corruption and the Decline of Rome*, Yale, Yale University Press, 1988.

21. LEPELLEY Claude, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, Paris, Études Augustiniennes, 1979-1981, a montré qu'il n'y avait pas de déclin des cités africaines au IV^e siècle.

dans certains champs artistiques et culturels²². Ceux qui adoptaient de préférence l'expression « Antiquité tardive » se caractérisaient par une périodisation longue, l'étude de thèmes marqués par l'anthropologie – dans les domaines religieux (juifs, chrétiens, manichéens), culturels (patristiques et néoplatoniciens) et des mentalités sociales (le thème du *holy man*) –, l'utilisation de sources souvent chrétiennes, et concluaient par un jugement positif sur la période²³. Cependant, les grandes synthèses, qui juxtaposaient les deux approches, conservèrent généralement une chronologie courte, pour des ouvrages généraux²⁴ ou thématiques²⁵. Mais après 1990, les archéologues et les historiens de l'art furent enclins à accepter la chronologie longue²⁶, connue chez eux depuis le début du XX^e siècle. En effet, les résultats des recherches archéologiques (datation de la céramique sigillée tardive et redatation des mosaïques) montraient que la prospérité avait perduré aux IV^e-V^e siècles dans de nombreuses régions de l'Empire (Italie, Afrique du Nord, Asie mineure, Syrie, Égypte).

Entre-temps, l'approche de Brown avait été popularisée²⁷ et avait ouvert de nouvelles pistes²⁸. Aussi, en 1996, lors d'un bilan de son ouvrage²⁹, on insista sur trois points. D'abord, le monde de l'Antiquité tardive incluait non seulement la Méditerranée, mais aussi l'Europe centrale et l'empire

22. JONES Arnold Hugh Martin, MARTINDALE John Robert et MORRIS J., *Prosopography of the later Roman Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 1971-1992 sur la période 260-641.

23. On retrouve ces approches dans deux collections : *The transformation of Classical Heritage* (publiée par l'University of California Press, Berkeley, depuis 1981), et *The transformation of the Roman World* (publiée chez Brill, Leiden, à partir de 1997).

24. En France, le livre d'Henri-Irénée MARROU, *Décadence romaine ou Antiquité tardive ? III^e-VI^e siècle*, Paris, Le Seuil, 1977, portait sur la période 235-650. En Allemagne, Alexander DEMANDT publia *Die Spätantike. Römische Geschichte von Diocletian bis Justinian (284-565 n. Chr.)*, Munich, C. H. Beck, 1989. En Italie, Andrea GIARDINA, *Società romana e impero tardoantico* (Roma, Laterza, 1986), adopta une périodisation traditionnelle, comme Lellia CRACCO-RUGGINI, *Storia di Roma*, tome 3 *Letà tardoantica*, Torino, Einaudi, 1993. Au Royaume-Uni, on trouve CAMERON Averil, *The later Roman Empire (AD 284-420)*, Cambridge, Harvard University Press, 1993, et *The Mediterranean World in Late Antiquity (AD 395-600)*, Londres, Routledge, 1993. Les deux volumes XIII (1998) et XIV (2000) de la *Cambridge Ancient History* s'intitulent *The Late Empire (AD 337-425)*, et *Late Antiquity. Empire and successors (AD 425-600)*. Et le premier ouvrage de *The New Cambridge Medieval History* dirigé par Paul Fouracre et Rosamond Mac Kitterick porte sur la période vers 500-vers 700.

25. La série *Judaism in Late Antiquity* (Brill, Leiden, 1995-2001) dirigée par Jacob Neussner privilégie la période 200-600, de la Mishna aux Talmuds.

26. Noël Duval fonda en 1993 la revue *Antiquité tardive (revue internationale d'histoire et d'archéologie, IV^e-VIII^e siècles)*. Voir aussi WEBSTER Leslie et BROWN Michelle (dir.), *The Transformation of the Roman World AD 400-900*, Los Angeles, University of California Press, 1997.

27. CAMERON Averil, *Late Antiquity*, 1992 ; LANÇON Bertrand, *Le monde romain tardif III^e-VI^e siècle ap. J.-C.*, Paris, Armand Colin, 1992.

28. MARKUS Robert, *The End of Ancient Christianity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, a montré comment un nouveau type de christianisme, lié aux reliques, est apparu après 400.

29. *Symbologia Osloenses*, 72, 1997, p. 5-90.

sassanide³⁰. Ensuite, il fallait inclure tous les aspects thématiques, et en particulier l'importance de l'État romain. Enfin, on devait sans doute distinguer deux phases chronologiques, une *Spätantike* (III^e-V^e siècles) et une *spätere Spätantike* (VI^e-VIII^e siècles). La conclusion de ces réflexions fut en 1999 la publication d'un ouvrage définissant l'Antiquité tardive comme une nouvelle période de l'histoire³¹, marquée par une périodisation longue, un espace large de l'Atlantique à l'Asie centrale³², et une prise en compte de toutes les thématiques. Le modèle princetonnien de l'Antiquité tardive (en fait surtout celui de Glen Bowersock) se posait comme la nouvelle et seule référence, ce qui rompait l'équilibre historiographique antérieur et provoqua de vives réactions.

Les débats contemporains (1999-2013)

En 1999, Andrea Giardina publia un article³³ qui attaquait violemment ce qu'il tenait pour une définition fautive, car optimiste, de l'Antiquité tardive³⁴. Il rejeta une rhétorique de la modernité systématiquement positive, une extension chronologique trop importante nuisant à l'unité de l'Antiquité tardive *stricto sensu*, une sous-évaluation des événements-ruptures (la fin de l'empire romain en Occident, la conquête islamique), et l'oubli de thématiques essentielles (politiques, économiques, sociales, urbaines). Pour Giardina, les analyses de Mazzarino sur le déclin restaient pertinentes, et il appelait de ses vœux la constitution d'un modèle plurithématique, où les réalités sociales domineraient. Peu après, Wolfgang Liebeschuetz critiqua à son tour ce qu'il pensait être les pré-supposés idéologiques de la nouvelle Antiquité tardive : seuls la valorisation moderniste de la nouveauté et l'argument du relativisme culturel expliquaient son succès contemporain³⁵. Certains tentèrent de nuancer

30. FOWDEN Garth, *Empire to Commonwealth. Consequences of Monotheism in Late Antiquity*, Princeton, Princeton University Press, 1993.

31. BOWERSOCK Glen W., BROWN Peter et GRABAR Oleg (dir.), *Late Antiquity. A Guide to the postclassical World*, Cambridge, Belknap Press of Harvard University, 1999 ; version partielle : BOWERSOCK Glen W., BROWN Peter et GRABAR Oleg (dir.), *Interpreting Late Antiquity. Essays on the postclassical World*, Cambridge, Belknap Press of Harvard University, 2001.

32. P. IX de l'Introduction : « The time has come for scholars, students and the educated public in general to treat the period around between 250 and 800 AD as a distinctive and quite decisive period that stands on its own. »

33. GIARDINA Andrea, « Esplosione di tardantico », *Studi Storici (Rivista trimestrale dell'istituto Gramsci)*, 40, 1999, p. 157-180.

34. Il visait Brown ou plutôt ses épigones (voir note 32), car Brown avait expliqué dès 1996 (voir note 29) qu'il ne pensait plus comme en 1971.

35. LIEBESCHUETZ Wolfgang, « Late Antiquity and the Concept of Decline », *Nottingham Medieval Studies*, 45, 2001, p. 1-11 ; et « The Birth of Late Antiquity », *Antiquité tardive*, 12, 2004, p. 253-261.

le débat en tenant compte des variations régionales : l'Antiquité tardive était plus un cadre d'étude qu'une époque en soi, et les apports de Brown devaient y être intégrés³⁶. Pour finir, les principaux protagonistes se rencontrèrent³⁷. Bowersock admit que les périodisations étaient subjectives, puisqu'elles constituaient avant tout des moyens de se repérer dans le temps, ce qui était un recul. Mais Giardina ne développa pas le modèle morphologique de périodisation qui devait englober diverses structures asynchroniques, auquel il avait fait allusion en 1999.

Ces débats sur la périodisation et l'extension spatiale de l'Antiquité tardive ont révélé un net clivage entre les partisans, devenus majoritaires, de la *long Late Antiquity* et ceux qui prônent un retour au *Late Roman* dans la continuité des travaux de Jones. L'Oxford Center for Late Antiquity, fondé en 2007, propose, sans guère la justifier, la périodisation 250-750, et le *Journal of Late Antiquity*, créé en 2008, défend la période 200-800³⁸ à partir des idées (de 1971) de Brown. D'autres défendent des périodisations légèrement différentes³⁹. En revanche, les tenants d'une Antiquité tardive courte s'intéressent en priorité au monde romain⁴⁰.

Le débat sur le jugement à porter sur la période a également été renouvelé. Wolfgang Liebeschuetz a repris le thème gibbonien du déclin et de la chute pour l'appliquer aux cités⁴¹. À la suite de Brown, il distingua, mais avec une périodisation différente, une *Late Antiquity* (III^e-IV^e) et une *later Late Antiquity* (V^e-VI^e siècles, avec un prolongement au VII^e siècle en Orient). Les conclusions de l'ouvrage furent ensuite nuancées dans un sens moins décliniste⁴². On peut élargir le débat sur les cités en l'intégrant dans une réflexion sur la fin de la civilisation romaine⁴³.

36. LEPELLEY Claude, « La controverse historiographique sur l'Antiquité tardive entre Andrea Giardina et Peter Brown », *Rivista Italiana di Storia*, 2002-2, « Antico e Tardoantico oggi » (VERA [Dominico], CRACCO-RUGGINI [Lellia] et al. [dir.]), p. 368-376.

37. « Gli "spazi" del Tardoantico », *Studi Storici (Rivista trimestrale dell'istituto Gramsci)*, 45-1, 2004, p. 5-46.

38. MARCONE Arnaldo, « A long late antiquity? Considerations on a controversial periodization », *Journal of Late Antiquity*, 1, 2008, p. 4-19.

39. La nouvelle édition (2011) de *The Mediterranean World in Late Antiquity* d'Averil Cameron commence toujours en 395, mais va désormais jusque vers 700 et non plus vers 600. Chris WICKHAM, *Framing the Early Middle Ages. Europe and the Mediterranean 400-800*, Oxford, Oxford University Press, 2005, identifie dans sa conclusion les *Early Middle Ages* avec la *Late Antiquity*, reprenant ainsi la périodisation de Bury.

40. HEATHER Peter, *The Fall of the Roman Empire. A new history of Rome and the Barbarians*, Londres, Macmillan, 2005 ; MITCHELL Stephen, *A History of the Later Roman Empire AD 284-641. The transformation of the Ancient World*, Maiden, Blackwell, 2007. Ce dernier justifie son ouvrage par l'absence de récit narratif après 630, ce qui changerait la qualité du discours historique actuel.

41. LIEBESCHUETZ Wolfgang, *Decline and Fall of the Roman City*, Oxford, Oxford University Press, 2001.

42. KRAUSE Jens-Uwe et WITSCHHEL Christian (dir.), *Die Stadt in der Spätantike-Niedergang oder Wandel?*, Stuttgart, Steiner, 2006.

43. INGLEBERT Hervé (dir.), *Histoire de la civilisation romaine*, Paris, Presses universitaires de France, 2005, p. 98-106. Il faut distinguer dans le cadre de la cité, la dimension participative (à l'époque

De son côté, Bryan Ward-Perkins, à partir des documents archéologiques, inversa le paradigme gibbonien : c'est la chute de l'empire romain qui aurait entraîné le déclin de la société tardoantique, en Occident au V^e siècle et en Orient au VII^e siècle⁴⁴. La fin de la sécurité et des transferts fiscaux aurait déstructuré l'économie, amoindri les échanges commerciaux et conduit à une baisse de la richesse et du niveau technique, voire de la population.

Le débat sur la christianisation du monde antique et sur les relations entre païens et chrétiens pose des problèmes chronologiques et méthodologiques importants, car il est moins pris en compte par les tenants de la chronologie longue et parce qu'il intègre les subjectivités antiques dans les discussions. Mais le thème des évolutions religieuses reste assurément, avec la question de l'Empire et des cités (ou de la civilisation romaine), un de ceux qui structurent notre compréhension de l'Antiquité tardive⁴⁵.

Enfin, un dernier problème est celui des liens entre périodisation et extension spatiale. Depuis les années 1990, ceux qui défendaient une chronologie longue (jusque vers 750) l'associaient à un espace large (les empires romain et sassanide), l'empire omeyyade faisant alors partie de l'Antiquité tardive. Mais deux ouvrages collectifs récents proposent une autre perspective⁴⁶. Même s'ils réservent un chapitre à l'empire omeyyade, ils adoptent une périodisation courte (284-641 pour le premier, qui va de l'avènement de Dioclétien à la mort d'Héraclius, 312-632 pour le second, qui va de la reconnaissance du christianisme comme religion de l'empereur par Constantin à la mort de Muhammad), ainsi qu'un espace large, comprenant les empires romain et sassanide, même si ce dernier reste beaucoup moins étudié. On peut justifier cela en partant des conceptions tardo-antiques du monde, de l'Atlantique à l'Indus, et en constatant qu'elles restaient dominées par le modèle d'un empire romain à prétention hégémonique⁴⁷. En effet, Constantin avait réaffirmé dans un sens chrétien

principalement aux spectacles), essentielle pour définir la cité antique, et l'aspect administratif, qui a pu subsister ensuite. Voir aussi INGLEBERT Hervé, « Périodiser l'Antiquité tardive », dans GHILARDI Massimiliano et al. (dir.), *Les cités de l'Italie tardo-antique (IV^e-VI^e siècle). Institutions, économie, société, culture et religion*, Rome, École française de Rome, 2006, p. 359-366, qui différencie le *tardoromano* (dernière phase de la cité antique) et l'*ultimooantico* (époque de redéfinition des appartenances collectives).

44. WARD-PERKINS Bryan, *The Fall of Rome and the End of Civilization*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

45. Voir INGLEBERT Hervé et al. (dir.), *Le problème de la christianisation du monde antique*, Paris, Picard, 2010 ; et BROWN Peter et LIZZI Rita (dir.), *Pagans and Christians in the Roman Empire. The Breaking of a Dialogue (IVth-VIth Century AD)*, Zürich, LIT Verlag, 2011.

46. ROUSSEAU Philip (dir.), *A Companion to Late Antiquity*, Malden, Blackwell, 2009 et JOHNSON Scott F. (dir.), *The Oxford Handbook of Late Antiquity*, Oxford, Oxford University Press, 2012.

47. INGLEBERT Hervé, « Introduction : Late Antique Conceptions of Late Antiquity », dans JOHNSON Scott F. (dir.), *The Oxford Handbook of Late Antiquity*, Oxford, Oxford University Press, 2012, p. 3-30.

la prétention universaliste de l'empire romain, obligeant les autres à se définir par rapport à elle. Cette nouvelle ambition romaine, réaffirmée ensuite par Justinien, puis par Héraclius, ne fut définitivement brisée que par l'expansion musulmane à partir de 634. En conséquence, une périodisation de Constantin à Muhammad, de 312 à 632, apparaît comme la mieux adaptée pour définir une Antiquité tardive selon les mentalités des contemporains. Mais comme il ne fut pas évident, durant un demi-siècle, que l'empire romain de Constantinople ne procéderait pas à une contre-attaque victorieuse, comme il l'avait fait en 627-630 contre les Perses sassanides, on pourrait plutôt retenir la période de 312-324 aux années 690-700.

Bilan

De 1971 à 1990 environ, il y eut coexistence entre les partisans d'une Antiquité tardive longue (vers 250-vers 750/800) et ceux qui défendaient une Antiquité tardive courte (vers 285-vers 640). Ces différences de chronologie s'expliquaient par l'insistance soit sur les critères religieux ou culturels (chronologie longue), soit sur les critères politiques, administratifs et économiques (chronologie courte). La différence entre les deux approches pouvait alors être comprise comme méthodologique. Mais, à partir de 1990, la conception de l'Antiquité tardive longue évolua. D'une part, elle étendit son espace géographique, englobant les deux empires romain et sassanide, ce qui valorisait la Méditerranée orientale au détriment de l'Occident et permettait l'intégration de l'empire omeyyade. D'autre part, les thématiques de la continuité – fondées sur les critères religieux et culturels – furent posées comme essentielles. Cette évolution suscita, à partir de 1999, de vives réactions de la part de ceux qui dénonçaient cette définition de la période par une expansion chronologique et spatiale alliée à un réductionnisme thématique, et qui revivifièrent le thème du déclin.

On se trouve aujourd'hui dans une situation un peu paradoxale. L'Antiquité tardive longue dans le temps et large dans l'espace est devenue le cadre théorique dominant, surtout chez les Anglo-Saxons. Mais, de fait, la période reste principalement abordée d'un point de vue régional par les historiens de l'Europe occidentale, de Byzance et de l'Islam. Il en résulte une Antiquité tardive à deux vitesses, l'essentiel des études continuant de porter sur le monde romain des IV^e-VI^e siècles, avec des appendices spatiaux ou chronologiques orientaux. Peu d'ouvrages adoptent une perspective eurasiatique. Dans *Worlds together, Worlds apart*, auquel participa Peter Brown, la périodisation mise en œuvre fait disparaître

l'Antiquité tardive, ou lui donne une définition religieuse (en théorie chrétienne, manichéenne et bouddhiste, mais de fait surtout chrétienne) et courte (IV^e-VI^e siècles)⁴⁸. Mais si l'on insiste sur l'expansion musulmane, on peut aller jusque 651, avec la disparition de l'empire sassanide et la perte, pour Constantinople, du Proche-Orient et de l'Égypte, ou bien jusque vers 750/751, l'espace du pouvoir musulman étant alors stabilisé pour longtemps face à Constantinople, aux Francs, aux Indiens et aux Chinois.

Le débat sur la rupture et la continuité est posé depuis les années 1920, et persiste à cause des effets de sources. Les partisans de la chronologie courte partent des textes classiques et privilégient les ruptures politico-militaire, administrative, culturelle, religieuse, ou bien utilisent l'archéologie et insistent sur la rétraction économique due à la fin de la structure impériale. Les tenants de la chronologie longue se fondent principalement sur les sources textuelles juives et chrétiennes, mettent en valeur la continuité de l'hellénisme oriental, du judaïsme rabbinique, du christianisme (monachisme, Église, patristique) ou, à partir de l'archéologie, valorisent la permanence des échanges méditerranéens, même en déclin. De même, la question perdure de savoir ce qui fait rupture. – La disparition de l'empire romain en Occident ? Cela eut bien entendu d'importantes conséquences économiques et sociales, mais il subsista en Orient et l'administration romaine survécut en Italie et en Afrique, ce qui n'évita pas dans toutes ces régions, et avant l'invasion musulmane, la fin de la civilisation romaine fondée sur la vie civique. – La disparition des cultes traditionnels au profit du christianisme ? Cela fut assurément essentiel du point de vue des mentalités et des représentations du monde, avec le passage du groupe des citoyens à la communauté des fidèles, mais la conversion au christianisme n'est devenue obligatoire qu'après 527. – Le passage d'un mode de production économique à un autre et de l'esclave au serf ? Mais la majorité des producteurs étaient libres dans les deux cas. – Les variations de population et de richesses dues aux guerres et aux épidémies (en particulier la Peste justinienne à partir de 541) ? Mais elles furent pires en Europe lors de la Peste Noire de 1347-1352, sans que l'on en fasse une rupture épo-chale. – La conquête musulmane ? Elle fut décisive à long terme, mais elle ne s'est pas accompagnée d'une expansion immédiate de l'islam.

48. TIGNOR Robert *et al.* (dir.), *Worlds together, Worlds apart. A History of the World*, New York, W.W. Norton & Company, 2008, est structuré de la manière suivante : *Shrinking the Afro-Eurasian World*, 350 BCE-250 CE (chapitre 6) ; *Han Dynasty China and Imperial Rome 300 BCE-300 CE* (chapitre 7) ; *The Rise of Universal Religions 300-600 CE* (chapitre 8) ; *New Empires and Common Cultures, 600-1000 CE* (chapitre 9).

En réalité, le principal problème est le trop grand nombre de thèmes importants, dont la prise en compte morcelle la chronologie en périodes trop courtes, d'un siècle ou d'un demi-siècle. L'Antiquité tardive est une époque de trop nombreuses transformations, qui sont à la fois asynchrones et souvent contemporaines, et dont la complexité des interrelations et les tuilages chronologiques sont renforcés par les effets de sources. À cela, il faut ajouter qu'il faut articuler les thèmes qui nous semblent importants et ceux qui dominaient les mentalités antiques, et parvenir à trouver un équilibre entre nos représentations et celles du passé. Aussi, si l'on refuse une explication monocausale ou un modèle intégrateur (qui ne doit pas forcément être de type marxisant), le débat s'achève assez logiquement sur une aporie.

Une solution méthodologique pourrait passer par l'analyse comparative des effets de sources, afin de mettre en valeur ce qu'implique l'usage préférentiel des textes littéraires, juridiques, épigraphiques, des données archéologiques ou de l'iconographie. Une autre approche résiderait dans l'usage de la cartographie. Il existe en effet différentes options spatiales permettant de définir le monde de l'Antiquité tardive, depuis l'échelle de l'empire romain jusqu'à celle de l'Eurasie. Le choix généralement inconscient de ces options par les historiens depuis un siècle explique en grande partie les débats chronologiques et thématiques⁴⁹. Le fait de cartographier les représentations mentales des historiens actuels à partir de leurs ouvrages (où les cartes font défaut) met en valeur leurs a priori, et permet de faire surgir de nouveaux questionnements, voire de montrer des contradictions inaperçues. Cela permettra peut-être de proposer à l'avenir un modèle intégrateur complexe.

En conclusion, l'Antiquité tardive est le nom que, depuis plus d'un siècle, de grands historiens ont donné à un hiatus entre deux conceptions du monde différentes, celle, civique, de la cité définissant l'Antiquité classique, et celle, religieuse, de la chrétienté ou de l'*umma* caractérisant le Moyen Âge. Les contemporains eurent conscience de cette rupture, composée d'une série de transformations articulées entre elles, qu'ils conçurent comme positive ou négative, sans que ceci recoupe de manière simple les divisions entre Romains et « barbares », païens et chrétiens, Romains d'Occident et d'Orient. Cette rupture concerna certes des réalités sociales, politiques et économiques en Occident, puis en Orient (invasions et migrations, déclin des villes, dépopulation et appauvrissement, disparition du pouvoir impérial, voire de l'administration romaine).

49. Voir l'article de Christian Grataloup, dans ce même volume.

Mais elle fut d'abord une révolution mentale, de Constantin aux premiers califes de l'islam, durant laquelle la certitude de créer un monde nouveau, défini par un christianisme qui pouvait intégrer les barbares en redéfinissant les normes de la civilisation, l'emporta sur l'ancienne gloire de Rome, avant d'être remise en cause par un nouveau peuple, porteur d'une nouvelle religion, créateur d'un nouvel empire et fondateur d'une nouvelle culture. L'Antiquité tardive ne fut pas une civilisation commune, mais du IV^e au VII^e siècle, un espace de valeurs partagées, dont l'empire romain chrétien fut le pôle idéologique majeur.